

Journée de la Mémoire de l'holocauste et
de la prévention des crimes contre l'humanité

71^{ème} anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz

Mairie du 18^e arrondissement de Paris
Mercredi 27 janvier 2016

Allocution d'Eric Lejoindre

Mesdames et Messieurs les élus,

Monsieur le président de l'AMEDJ, cher Eric Masse,

Mesdames et Messieurs les présidents et responsables des
associations d'anciens combattants et de la mémoire,

Monsieur le Principal, cher Pascal Delhom,

Mesdames et Messieurs les Professeurs,

Mesdames et Messieurs,

Chers collégiens, chers écoliers,

« J'ai vu passer un train. En tête, un wagon contenait des
gendarmes français et des soldats allemands. Puis venaient des
wagons à bestiaux plombés. Des bras maigres d'enfants se
cramponnaient aux barreaux. Une main au dehors s'agitait
comme une feuille dans la tempête. Quand le train ralentit, des
voix ont crié 'Maman.' Et rien n'a répondu que le grincement des
essieux. »

Ce récit, c'est celui d'Edith Thomas, une résistante, publié clandestinement en octobre 1942, dans un numéro des *Lettres françaises*.

Ce qu'elle a vu, les déportés dont nous commémorons aujourd'hui la mémoire l'ont vécu.

C'est le cas des 90 « tout petits » du 18^e, trop petit pour avoir été à l'école dont nous avons commémoré la mémoire il y a quelques instants au square des Cloÿs.

C'est le cas des 700 enfants dont les noms figurent maintenant sur des plaques apposées dans chacun des établissements scolaires du 18^e.

C'est le cas des plus de 76.000 déportés de France, dont 11.000 enfants.

C'est le cas des millions de déportés, de victimes des camps de la mort en Europe.

Ces femmes et ces hommes, ces enfants, par centaine de milliers, ont été arrachés à leur famille. Beaucoup n'auront vu des camps dont nous commémorons la libération que la sélection, l'humiliation, la chambre à gaz.

D'autres ont subi la lente deshumanisation qui, inéluctablement, conduit à la pire des morts, dans le froid et la boue, sous les hurlements et les coups et la peur et la faim.

« Plus rien ne nous appartient : ils nous ont pris nos vêtements, nos chaussures, et même nos cheveux » a écrit Primo Levy.

« Si nous parlons, ils ne nous écouteront pas, et même s'ils nous écoutaient, ils ne nous comprendraient pas. Ils nous enlèveront jusqu'à notre nom : et si nous voulons le conserver, nous devons trouver en nous la force nécessaire pour que derrière ce nom, quelque chose de nous, de ce que nous étions, subsiste. »

Voilà comment Primo Levy décrit dans son ouvrage *Si c'est un homme* le projet nazi.

Des victimes, il ne devait rien rester. C'était là le projet des bourreaux : détruire, anéantir, effacer.

Ceux qui descendaient des trains de la mort devaient non seulement être tués, ils devaient aussi être oubliés.

Alors aujourd'hui, par notre présence ici, par le travail des associations, par l'engagement de centaines de bénévoles mais aussi de milliers de professeurs et de directeurs d'école – dont tous ceux qui sont ici aujourd'hui – et de dizaines de milliers de jeunes, nous déconstruisons le projet des Nazis.

Ici, ce matin, nous luttons pour que rien ne soit oublié. Nous participons au travail qui permet que chacune des victimes, que chacun des juifs, des tziganes, des homosexuels, des résistants déportés, retrouve son identité.

Voilà pourquoi, Mesdames et Messieurs, chers enfants, nous sommes présents ici aujourd'hui. Pour commémorer, pour ne pas oublier.

Pour n'oublier personne, aucune des victimes de la barbarie.

Cette mémoire, nous la devons aux victimes.

J'ai été à Auschwitz. J'ai vu la mécanique implacable à l'œuvre, usant de tous les outils de la modernité pour tuer. Pour tuer en masse dans les chambres à gaz mais aussi par le travail harassant, par le froid et la faim et les coups et la haine.

Mais à Auschwitz, j'ai aussi vu la méticulosité des nazis à effacer les traces. Celles de leurs crimes, sans doute. Celles de leurs victimes surtout. Alors oui, nous devons cette mémoire aux victimes.

Nous devons cette mémoire aux victimes, nous la devons aussi au futur.

Nous la devons au futur non seulement car la mémoire protège des errements du passé mais aussi parce qu'elle permet de reconstituer l'unité nationale, mis à mal par les trahisons du passé, parce qu'elle permet la réconciliation des peuples.

Nous la devons au futur parce que nous constatons, ici même, à Paris, que la haine frappe à nouveau. Alors nous devons dire, nous devons redire, que rien, rien, ni le contexte Proche-oriental, ni la misère sociale, ni l'ignorance même ne sont des circonstances atténuantes à de pareils crimes.

Avec la Shoah, avec le massacre de tout un peuple simplement parce qu'il était ce peuple, c'est toute l'Europe qui a sombré.

Elle n'a pas sombré du jour au lendemain, mais au cours d'un long processus qui a commencé par quelques actes pour aboutir au pire des crimes.

Un long processus qui a commencé par la division pour finir par la destruction.

Je ne veux pas aujourd'hui entamer d'hasardeuses comparaisons.

Mais je veux rappeler une chose : on sait ce qui nourrit la bête immonde, on sait ce qui la fait prospérer, on ne sait jamais que trop tard quand elle s'est réveillée.

Alors oui, cette mémoire nous la devons au futur. Et la grande cérémonie que nous tenons aujourd'hui, chers enfants, est une belle façon, une magnifique façon de remplir notre devoir.

Car cette mémoire, nous devons la transmettre.

Transmettre, c'est d'abord continuer le travail lucide d'éducation et de réflexion sur l'origine et les circonstances de cette horreur, survenue au cœur de la civilisation européenne, en plein vingtième siècle.

Transmettre, c'est dire ce que furent les responsabilités des uns et des autres, des décideurs comme des bourreaux quotidiens, des idéologues nazis comme de tous ceux qui les ont accompagnés, des États mais aussi des peuples.

Transmettre, c'est partager, notamment avec les jeunes, un savoir, une connaissance, dans toute son aridité historique.

Un savoir qui, parce qu'il est transmis dans sa réalité historique, ne se nie pas.

Sachons rappeler ce qu'a été la shoah, dans toute son ampleur, les plus de 5 millions de victimes, dont plus de trois millions dans les camps à Auschwitz-Birkenau, à Treblinka, à Belzec, à Majdanek, à Sobibor notamment.

Enseignons notre histoire, celle des victimes de la shoah en France, des 76.000 déportés de France – et des 2.500 qui sont revenus. N'oublions pas les 3.000 morts des camps en France, des au moins mille victimes, abattues sommairement sur notre territoire.

Mais, Mesdames et Messieurs, transmettre c'est aussi parler de ceux qui ont résisté.

C'est dire qu'au plus profond de la nuit et du brouillard, il y eut les justes. Il y eut ces milliers d'hommes et de femmes qui ont sauvé des vies, qui ont ouvert leurs portes au péril de leur vie.

Ces milliers d'initiatives individuelles, ces centaines d'organisations collectives sont la preuve que rien ne doit jamais éteindre l'invincible espoir, cet espoir dans l'être humain.

Cela, tout cela, c'est notre histoire. Notre histoire à tous.

Ne laissons personne, jamais, laisser croire que tout cela aurait pu ne pas être. Nier ces crimes, c'est mettre en danger notre avenir. Nier ces crimes, c'est tuer l'espoir.

C'est tuer l'espoir de la paix.

De la paix que les Européens ont su construire après la seconde guerre mondiale, tirant enfin les leçons de notre histoire, refusant de laisser se perpétuer la haine entre les peuples.

Nous protéger contre la haine des autres, c'est l'ambition première des fondateurs de l'Europe unie.

Ils étaient animés par la volonté de réconcilier des peuples si longtemps ennemis.

Ils savaient que le chemin serait long, mais ils l'ont entamé. A nous de le poursuivre.

Voilà, mesdames et messieurs, voilà, les enfants, pourquoi nous sommes réunis ce matin à la mairie du 18^e pour cette cérémonie au cours de la journée de la mémoire de l'holocauste et de la prévention des crimes contre l'humanité.

Pour nous rappeler à notre devoir.

Pour nous rappeler à notre devoir d'élu, de responsable associatif, d'éducateur, de citoyen.

L'année dernière, à Birkenau, sous la neige, alors que je longuais la *Judenramp*, ce quai sur lequel descendaient les victimes des trains de la mort, il m'est revenu une phrase rapportée dans un livre de témoignage de rescapés des camps.

C'est une phrase d'une lettre écrite à ses parents et jetée derrière les barbelés du camp de Pustkow, en Pologne, par le petit Chaïm, 14 ans.

Voilà ce qu'il écrivait à ses parents, Chaïm : « si le ciel était du papier et si toutes les mers du monde était de l'encre, ils ne suffirait pas pour vous décrire ma souffrance et tout ce qui se passe autour de moi. »

Mesdames et Messieurs, chers enfants, n'oublions pas.